

O souvenirs d'antan !...

Ne resterait-il que la religion du souvenir ?... Mais non : et la valeureuse France se relève de jour en jour, sous les douces et nobles émotions du souvenir de la religion.

Nos jeunes élèves du collège Sainte-Marie,

Vrais petits marquis
Mis
Comme des princes

dans leurs gracieux uniformes, se sont donné le luxe d'une promenade en bataeu.

Notre artiste photographe, les voyant si... appétissants, les a... croqués... oh ! pas à fond, rassurez-vous ! Il nous en a laissé assez pour que nous puissions juger de la figure qu'ils faisaient en ce moment solennel de la *croûte*. Et dites-moi : n'est-ce pas vraiment joli, ce gracieux ensemble, lorsque nos jeunes amis débarquent à la Pointe-aux-Trembles ?

Voyez-les, après cela, sur le devant de... leur porte : car ils sont chez eux, là.

J'ai cherché à les reconnaître : pas moyen !

Quand un inconnu nous demandait, au régiment, nos compagnons d'armes nous posaient la question :

—L'avais-tu déjà vu ?

—Mais non ; c'est la première fois que je le vois.

—L'as-tu reconnu ?

Ainsi en est-il de moi, hélas ! Bien que nous ayons de nombreux amis parmi cette riante et exubérante jeunesse, je ne les ai jamais vus !

Les journaux quotidiens ayant donné des détails très complets sur cette sortie, nous croyons inutile de les répéter : nos lecteurs auront lu tous ces détails.

La bénédiction et la consécration de la belle église de l'Immaculée-Conception, au village DeLorimier (...village !... comme le carré Viger pourrait être village aussi !), a eu lieu dimanche, 5 mai, à 9½ heures du matin, au milieu d'une affluence considérable. Mgr Bruchési est venu procéder à cette consécration ; comme partout, il a été acclamé par la foule. On peut bien le dire, Mgr notre archevêque sait se faire aimer de ses ouailles.

Il y a eu également confirmation : toute la journée fut une journée de fête, de belles et douces fêtes, ne laissant que de délicieux souvenirs.

Le RR. PP. jésuites, le bon Père Désy en particulier, doivent avoir été satisfaits de cette journée : malgré que le respect du prêtre semble s'amoinrir dans les grandes villes, à Montréal principalement, cependant, il en reste.

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE

VANITÉ DES VANITÉS

Dans la chronique mondaine d'une grande revue française, je lisais dernièrement les lignes suivantes :

Au cercle de la reine d'Italie on remarque toujours beaucoup d'Américaines. On assure que les souverains voudraient marier tous les hommes disponibles de leur noblesse avec les filles des riches yankees. On voit peut-être là un ingénieux moyen d'éviter la faillite qui menace le pays. De leur côté les jeunes filles d'outre-mer souhaitent anoblir leurs milliards, et cherchent à décrocher toutes les couronnes héraldiques du globe. Elles y réussissent assez bien. En ce qui concerne la seule Italie, il y a plus d'une princesse romaine qui a vu le jour à New-York ou dans la très récente cité de Chicago.

La vieille Europe tout entière, au reste, ne demande pas mieux que d'aider la jeune Amérique à se dégorger entre ses mains.

Cela est assez naturel de la part d'une certaine catégorie de la noblesse européenne décrépète et banque-

routière. Elle a tout à gagner de la déviation sur ses terres du Pactole américain et de l'infusion d'un sang jeune et pur dans les veines de ces rejetons anémiques et dégénérés.

Ce qui se conçoit moins facilement, c'est le consentement des belles et vigoureuses démocrates de la terre libre à ce métier de dupes.

Quel jettatura est-ce donc qu'un titre ? Quelle fascination ce mythe prestigieux n'exerce-t-il pas encore dans un âge et jusque dans un pays qui se vantent d'avoir vaincu le plus de préjugés ! Que de blanches et pures victimes aussi n'a-t-on pas immolées à ce Minotaure !

Le principe d'antique équité, qui, lors de la formation des empires, appelait indistinctement aux premiers emplois—sujets à plus de périls que de gloire,—les citoyens capables de servir leur patrie, s'est bientôt corrompu.

L'orgueil invétéré, l'égoïsme de l'homme, l'amour du panache en ont fait l'absurde principe d'hérédité.

Et cette monstrueuse comédie, ce désastreux enfantillage règnent depuis des siècles par toute la terre, livrant parfois le sort des peuples aux caprices d'un ambitieux ou d'un imbécile—exploitant les trésors de forces physiques et morales du peuple—comblant d'or et de privilèges une caste inutile, gâtée par l'abus des jouissances et qui cache sa débilite sous l'éclatante cuirasse de lointains autant que valeureux ancêtres.

La vieille noblesse a pourtant ses descendants virils, jaloux de jouer encore un rôle sérieux dans l'histoire de leur pays, et soucieux de perpétuer dans la Politique, la Diplomatie et la Science, la célébrité de leurs noms. Ces hommes ont la vraie noblesse, qui, loin de dédaigner le travail, cherche à se créer, par des œuvres utiles, une supériorité moins théorique que celle qui réside dans un stock de vieux souvenirs. Mais le plus grand nombre se contentent de cette supériorité vaine.

Combien d'héritiers de noms historiques sont satisfaits de régner aujourd'hui en Europe, dans les royaumes de la Mode et du sport.

Ils croient avoir assez fait pour éblouir le monde quand la chronique mondaine parle le matin de leur chasse, ou qu'elle décrit la toilette portée par eux dans un cotillon.

Depuis l'invention de la vapeur, les paquebots d'outre-mer ont souvent versé sur notre continent pélemêle, avec le flot d'immigrants cosmopolites, ces intéressants spécimens d'une aristocratie abâtardie. Ils ont voulu voir cette Amérique inhospitalière aux tyrans et tyranneaux, ce sol que ne foula jamais le pied d'un monarque. Ils ne s'y sont pas sentis plus petits, car leur insignifiance est comme galvanisée par la pensée toujours présente de l'aïeul qui se battit aux croisades, ou qui, en qualité de Premier Gentilhomme de la chambre, passa jadis la chemise à Henri IV. Un tel avantage leur donna le droit de regarder de fort haut de pauvres gens qui avaient bien quelque aïeul vivant du temps des croisades, ou alors qu'Henri IV changeait de chemise, mais dont on a oublié de conserver le nom dans un registre de famille.

Il y a quelques-uns de ces princes qui viennent ici pour affaire. Ce sont des commis-voyageurs, vendant sur échantillons des arbres généalogiques et de vieux parchemins. Leur valise contient aussi des blasons mal étamés, pour le redorage desquels ils demandent des *soumissions* à nos capitalistes. Sans les avoir vus, il me semble que je pourrais tracer le portrait physique et moral de ces trafiquants d'armoiries plus présomptueux que fiers, derniers descendants d'une lignée de nobles fainéants dont on sera souvent bien embarrassé de raconter les exploits à la petite Américaine devenue héritière de leur nom.

C'est trop souvent à de tels personnages, en effet, que les gogos de papas américains vendent leurs filles. C'est à ces écumeurs de millions qu'ils livrent le plus précieux de tous leurs trésors,—leur seul trésor à vrai dire, puisque les richesses n'auraient sans lui ni utilité ni raison d'être, et qu'aussi bien on les jette à sa suite d'une main légère.

L'inestimable privilège que donne la fortune pour-tant est l'indépendance. Ces démocrates avides de

grandeurs n'en usent même pas. Avec leurs dots royales elles font des mariages de raison.

Princesse ! comtesse ! marquise ! ces mots magiques jettent un sort aux petites plébéiennes, et leur font sacrifier tout... tout, même le Bonheur.

Telle est l'inconséquence humaine. Un demi-siècle d'efforts, de luttes et d'un labeur acharné de la part d'un homme ; la victoire sur tout ce qui voulut s'opposer à son élévation, la conquête des milliards, l'établissement d'une puissance presque sans bornes aboutissent à ce triste couronnement : sacrifier sa fille au plus captieux des préjugés mondains.

Et ces hommes clairvoyants, avisés mais tendres pères surtout, en croyant donner à leur enfant avec une couronne héraldique le plus beau sort du monde, ne lui font, en somme, qu'un cadeau incomplet.

La satisfaction de la vanité n'est en effet qu'un accessoire, qu'un luxe superflu du bonheur. C'est la broderie d'or qui doit se brocher sur une belle et forte texture. Sans ce fond de sympathique estime conjugale la broderie vaut peu de chose.

Autant vaudrait recevoir le présent d'une cassette précieuse et fermée, dont on ne connaîtrait pas le secret.

Mais l'appât du titre, le besoin de dominer continueront d'aveugler leurs victimes, et gâcheront encore bien des vies qui autrement auraient été trop heureuses.

L'exemple des compatriotes désillusionnées n'y fera rien.

Il en reviendra longtemps des divorcées comme la princesse Colonna avec des petits princes sans père, chez qui l'atavisme se manifestera peut-être cruellement pour faire souffrir davantage celle qui les mit au monde (car les déceptions de la mère sont plus poignantes mille fois que celles de l'épouse).

Et l'on prêchera toujours la vanité des grandeurs sans convertir ceux qui ne veulent pas entendre. Ces paroles même de l'homme à qui nulle grandeur et nulle puissance ne manquèrent ne convaincront personne.

— "Je ne crois pas avoir été heureux vingt-quatre heures dans ma vie," avouait Bismarck il y a quelques jours.

Qui sait s'il ne faut pas voir dans cette apparence des privilégiés de la Fortune, courant en sens inverse du bonheur, le fonctionnement de la loi providentielle qui refuse aux habitants de cette planète la félicité absolue !

Je me figure l'une de ces héritières fameuses épousant par amour—après avoir fièrement repoussé les propositions commerciales des prétendants titrés—quelque beau et brave garçon de sa race, capable de lui apporter le prestige d'une haute position dans son propre pays. Je vois cette femme mère de vaillants et intelligents petits yankees, exerçant dans la république une espèce de royauté mille fois préférable aux dignités de caudataires remplies par les duchesses des cours européennes, et je me dis :

"Non, ce serait trop beau. Il ne manquerait donc rien à ces élues terrestres."

C'est égal, ces concitoyennes de Georges Washington me déconcertent. Si le fondateur de leur liberté revenait sur la terre, avec quelle amertume ne verrait-il pas combien les richesses de ce sol arraché par lui à la tyrannie ont amolli les âmes de ces républicains dégénérés.

—C'était bien la peine, penserait-il, de nous affranchir pour voir sitôt, au bout d'un pauvre siècle, l'élite de la république déjà lassée d'indépendance, retourner d'elle-même sous le joug et les filles de nos frères matrones réapprendre la révérence de cour !

Cornélie, républicaine antique, aime mieux rester la veuve d'un romain que de devenir l'épouse d'un roi. Belle leçon pour les Américaines qui ne savent pas apprécier le bienfait qu'elles reçoivent avec la vie sur cette terre libre.

On ne saurait être que ce qu'on est. La seule grandeur, la véritable fierté consiste à ennoblir par ses mérites la condition où l'on est né et à forcer les autres à la respecter.

Mme DANDURAND.